

La renarde savait bien tout cela, elle ! Et elle s'amène de l'autre côté du souterrain, elle creuse, il y avait au moins cent mètres de galerie à faire avant de trouver le souterrain. Quant au cheval du jeune homme, on le lui avait pris aussi.

Voilà que la renarde a travaillé toute la nuit à faire une galerie pour faire sortir le jeune homme par l'autre bout du souterrain.

Lorsque la renarde arrive, elle voit le jeune homme emprisonné, et lui dit :

— Ah ! mon petit ! qu'est-ce que je t'avais dit ! Tu t'es laissé prendre par tes frères, et enfermer ici. Je te l'ai pourtant dit. Sans moi, où serais-tu ?

Le jeune homme fut très heureux de revoir la renarde :

— Viens avec moi ! lui dit-elle.

— Et mon cheval ?

— Tu le trouveras, à la sortie du souterrain.

Et tous deux suivent la galerie pour sortir. Arrivés dehors, la renarde lui dit :

— Tu n'es pas loin de ton palais !

Le jeune homme dit :

— Comment faire, maintenant ?

— Tu vas t'introduire sous la fenêtre du roi. Quand la femme de chambre ouvrira, pour jeter l'eau, elle va te reconnaître ; et elle ira le dire à ton père. Ainsi fut fait.

Le roi a vu la femme de chambre ouvrir la fenêtre, jeter l'eau où il s'était lavé ; puis elle s'est écriée :

— J'ai vu votre troisième fils !

— C'est impossible ! Les deux autres ont rapporté *l'acqua veronica* et *l'agellu che parle...* quant à lui, il est peut-être mort.

— Je vous dis que c'est lui !

— Faites-le monter ! dit le roi.

A ce moment-là, les deux aînés n'étaient pas dans la salle. Lorsque le plus jeune est monté, dès que l'oiseau l'a vu, il s'est mis à chanter, à siffler, à parler... et voilà qu'il raconte devant le roi tout ce qui était arrivé au jeune homme.

Le roi, tout malade qu'il fut, a bien reconnu son fils, qui lui a dit :

— Avez-vous but de *l'acqua veronica* ?... en avez-vous encore ?

— Oui, mon fils ; mais elle m'a fait mal.

— Mais non, mon père : prenez-en donc une cuillerée.

Le roi accepte, pour faire plaisir à son plus jeune fils, à la deuxième cuillerée, voilà le roi guéri !

Ah ! depuis ce moment-là, c'était un plaisir d'entendre parler l'oiseau... les deux frères arrivent devant leur père ; et puis le roi les a fait fusiller.

Quant au plus jeune, il est resté au palais avec son père et sa mère ; et plus tard il a succédé à son père.

Ah ! quel plaisir c'était pour tous d'entendre parler l'oiseau. Je l'ai entendu, moi aussi ; mais maintenant, je ne l'entends plus, malheureusement !

Conté en français en avril 1959 par M. François Santini, ancien facteur, 63 ans, natif d'Olcani, canton de Nonza, dans le Cap Corse.

104. — LE FILS DU ROI ET LA FILLE DU BÛCHERON

Une fois, il était un roi, son fils et sa femme... son valet de chambre, sa servante et toute sa suite !

Voilà que le fils du roi allait toujours à la chasse ; il aimait aller à la chasse avec son valet de chambre ; il prenait son cheval, avec ses musettes bien garnies, et il partait en forêt.

Un beau jour, ils se sont trouvés dans une forêt éloignée, ils avaient perdu leur chemin ; alors, ils arrivent devant un pin, plus haut que les autres. Le fils du roi dit à son serviteur :

— Monte un peu dans ce pin, pour voir si tu peux découvrir quelque lumière ; sinon si nous restons ici, nous sommes dévorés par les bêtes féroces, cette nuit !

Le serviteur monte dans le pin, et il s'arrête de monter à mi-hauteur.

— Tu ne vois rien ? demande le fils du roi.

— Je ne vois rien !

— Essaie de monter un peu plus haut.

— Non, je ne vois rien.

— Eh ! monte jusqu'à la cime, là-haut !

Le serviteur monte jusqu'en haut du pin, et regarde.

— Ah ! dit-il, en face de nous, je vois une petite lumière.

Le fils du roi lui dit :

— Remarque bien où elle est !

— Oui, j'ai bien regardé !

Alors, le serviteur descend ; et le fils du roi remonte à cheval : il voulait marcher en tête, parce qu'il était le fils du roi ; le serviteur lui dit :

— Mais non ! vous ne connaissez pas le chemin. J'ai bien remarqué par où il faut aller. Eh bien ! suivez derrière moi.

Alors, le fils du roi a obéi ; quant au serviteur, il avait bien observé d'où venait la lumière — et puis, ce n'était pas un imbécile, son serviteur !

Enfin, ils s'amènent devant une petite baraque, et ils tapent à la porte. Il y avait là une vieille, un vieux (qui était son mari), et une jolie jeune fille : sa fille, n'est-ce pas ! mais c'était une pauvre baraque, bien loin du château du roi.

Voilà que le fils du roi entre ; il n'avait plus rien dans ses musettes, sauf du pain ; il demande qu'on lui donne quelque chose à manger. Les vieux répondent :

— Mais nous n'avons rien, ici ! nous n'avons que du lait de chèvre : on ne peut pas offrir cela à un fils de roi !

Alors, le fils du roi dit :

— Du pain, nous en avons, mais nous voudrions autre chose.

Voilà qu'ils étaient en train de veiller... à minuit, le fils du roi entend chanter un coq.

— Comment ? vous dites que vous n'avez rien ? Mais vous avez un coq : il faut le tuer et nous le donner à manger.

Le vieux répond :

— Ah ! mais non ! qu'est-ce que vous voulez, le coq, c'est le réveil du matin ; nous n'entendons pas le clocher sonner, ici.

— Il faut tuer le coq ! Je vous donne autant d'argent que vous voulez : tuez-moi le coq.

Ils ont obéi au fils du roi ; et ils ont tué le coq. On a fait cuire le coq ; lorsqu'il a été cuit, la jeune fille l'a apporté sur la table. Alors, le fils du roi a fait les parts, n'est-ce pas ! et comment a-t-il fait les parts ? au vieux, il a donné la tête, à la vieille il a donné le cou, à la jeune fille, il a donné les ailes.

Quant au reste, ils ont tout mangé à eux deux, son serviteur et lui, et puis ils sont allés se coucher. Mais le fils du roi ne pouvait pas dormir, vous comprenez, les autres étaient couchés par terre à côté de lui, parce qu'ils avaient seulement un lit, et l'avaient cédé au fils du roi (avec son serviteur, il avait le lit). Alors, il écoutait ce que les vieux disaient entre eux ; et voilà que le vieux dit :

— Quant au fils du roi, il n'a pas de politesse ! Comment ? à moi, il m'a donné la tête : il n'y a rien dedans.

Alors, sa femme répond :

— Et moi, il m'a donné le cou ! qu'est-ce qu'il y a dans le cou ?

Mais la jeune fille répond :

— A moi, il a donné les ailes. Vous ne comprenez pas pourquoi ? Vous, vous êtes le patron de la maison ; vous êtes le chef : eh bien ! il vous a donné la tête. Après le chef vient votre femme : il lui a donné le cou. Après le cou viennent les ailes : à moi, il m'a donné les ailes.

Et le fils du roi a tout entendu...

La jeune fille a continué :

— Vous voyez : il a bien agi, n'est-ce pas ? Il a bien fait, le fils du roi, et vous ne comprenez rien du tout.

Le lendemain matin, le fils du roi se lève... la petite lui était « tombée dans les yeux », elle lui plaisait et il la voulait ; mais il n'a rien dit.

Il part à cheval, avec son serviteur, et revient au palais royal. Un peu plus tard, il dit à son serviteur :

— Tu as bien remarqué où se trouve la baraque où nous avons passé la nuit ?

— Oui !

— Eh bien ! je vais t'envoyer là-bas : tu porteras ce paquet. Tu lui diras, à la jeune fille : « Voilà celui qui chante ; tout le mois, et la lune tout entière : de la part du fils du roi ! »

Vous avez compris peut-être, mais le serviteur n'avait pas compris ce que cela voulait dire !

En cours de route, il se dit :

— Mais, je veux voir ce que le fils du roi a pu mettre dans ce paquet ! « celui qui chante ; tout le mois ; et la lune tout entière » !

Enfin, il ouvre le paquet... et il mange le coq ; sur les trente pastis, il en a pris quinze ; et la moitié du fromage ; et puis, il referme le paquet et le noue.

Arrivé à la baraque, il se présente :

— Bonjour, Mademoiselle ! Le fils du roi vous envoie ceci ; et il me prie de vous dire qu'il y a, dans ce paquet « celui qui chante ; tout le mois ; et la lune ronde » !

Alors, la jeune fille a ouvert le paquet : le coq avait disparu ; le mois n'était que de quinze ; et la lune n'était qu'une moitié.

— Ecoute ! Tu diras au fils du roi ceci : « Celui qui chante a pris son vol ; le mois n'est que de quinze (au lieu de trente), et la lune n'est que de moitié ».

Le serviteur n'y avait rien compris, c'était trop fort pour lui, mais la jeune fille avait deviné le sens de chaque parole.

Voilà que le serviteur arrive au palais royal.

— Alors, que t'a-t-elle dit ? demande le fils du roi.

— Elle m'a prié de vous dire ceci : « Celui qui chante a pris son vol ; le mois n'est que de quinze ; et la lune n'est que de moitié. »

— Je comprends tout ! alors, cela veut dire que tu en as mangé une partie en cours de route !

Le serviteur a été pris sur le fait ; le fils du roi l'a mis à la porte ; et il en a pris un autre.

Au bout de quelques jours (il était tellement vexé qu'il n'osait pas aller trouver la jeune fille, vous pensez !), enfin, il part à cheval dans la forêt ; il arrive à la baraque, pour demander la main de la jeune fille, mais elle ne voulait pas.

— Mais non ! vous parlez pour rire ! Vous voyez dans quel état est notre maison... nous sommes de pauvres gens, et vous, vous êtes un fils de roi !

— Cela ne fait rien : c'est vous que je veux !

Enfin, il emmène la jeune fille dans sa voiture, et ils arrivent au palais royal.

Les parents ont été invités au mariage qui a eu lieu peu de temps après.

A cette époque-là, il y avait des guerres ; et le fils du roi avait reçu la couronne de son père, trop âgé ; de ce temps-là, les rois devaient se battre en duel. Il a fallu qu'il parte ; il a laissé sa femme enceinte.

Voilà que la belle-mère est devenue jalouse de la jeune femme, tellement jalouse qu'elle a voulu la faire disparaître... Alors, elle appelle deux hommes, deux de ses serviteurs ; et elle dit :

— Il faut que vous l'emmeniez dans telle forêt, pour la tuer. Vous me rapporterez son foie : il faut que je le mange.

Oh ! vous savez, la jeune femme était enceinte, en ce moment ! Alors, ils l'ont emmenée, et sont partis dans la forêt, mais pensez-vous qu'ils allaient la tuer ! en cours de route, ils ont trouvé un chien, ils l'ont tué, et ils ont pris le foie du chien. Après cela, ils sont allés un peu plus loin, et ils ont dit à la dame :

— On nous a envoyés ici pour vous tuer, vous voyez ; votre mari n'est pas là, et votre belle-mère commande ; mais nous avons tué un chien, parce qu'il faut lui rapporter le foie : votre belle-mère veut manger votre foie ! Voilà pourquoi nous avons tué le chien !

Les serviteurs l'ont laissée seule dans la forêt ; mais avant de la quitter, ils ont marché, marché pour trouver une grotte :

— Eh bien ! vous allez vous cacher ici. Que voulez-vous qu'on vous apporte ? Il faut bien vous laisser ici.

La pauvre femme était à peine vêtue, elle n'avait presque rien pour la couvrir... enfin, au bout de huit ou dix jours, elle a mis au monde deux jolis petits jumeaux ; et ils étaient là, dans la grotte...

De ce temps-là, les animaux parlaient ; et voilà que des bêtes se sont aperçues de leur présence dans la grotte ; le roi des animaux (c'était le lion, bien entendu) a donné l'ordre qu'on apporte des peaux d'ours et de toute espèce pour couvrir la dame et ses deux enfants.

Les animaux ont reçu l'ordre du lion de ne pas toucher à la dame et à ses enfants ; et même, ils lui apportaient à manger ; ainsi, elle a vécu là, plusieurs mois, dans la grotte.

Voilà que son mari est revenu de la guerre, après l'avoir gagnée ! en arrivant au palais, il demande à voir sa femme.

— Qu'est devenue ma femme ?

Sa mère lui répond :

— Ta femme, c'était une vagabonde, elle allait courir d'un côté et d'un autre, avec des hommes : je ne sais pas où elle est partie !

Le roi ne savait que penser ! il aimait beaucoup sa femme, et désirait la retrouver. Enfin, il part avec son valet de chambre, avec ses chevaux, et sept chiens. En parcourant la forêt, il arrive auprès de la grotte... voilà que ses chiens s'amènent, en se mettant à aboyer, parce qu'ils avaient vu cette dame, là, avec ses deux jolis petits jumeaux.

Alors, le fils du roi appelle ses chiens, et s'approche de la grotte. La pauvre dame, vous pensez bien, ne se doutait pas que son mari était dans la forêt ; et lui ne l'a pas reconnue non plus. Alors, elle s'est écriée :

— N'entrez pas ici, n'entrez pas ! Je suis presque nue ; vous voyez, je suis couverte seulement par des peaux de bêtes sauvages !

Ah ! alors, le roi dit à son serviteur :

— Il faut aller de suite dans un magasin, et acheter de quoi habiller cette dame et les petits. Mais fais-le vite !

Le serviteur est parti, il est allé acheter de quoi bien habiller la dame, et il est revenu. A ce moment-là, la dame a dit :

— Posez les habits devant l'entrée de la grotte, et n'entrez pas !

Le roi et son serviteur se sont retirés ; la dame a pris les habits, elle s'est habillée, et elle a habillé ses deux petits enfants, et puis elle a dit :

— Maintenant, vous pouvez entrer dans la grotte.

Voilà que le roi entre, et il demande à la jeune femme comment il se faisait qu'elle était là avec ses enfants. Alors, elle lui explique :

— Eh bien ! j'étais la femme du fils du roi ; mon mari est parti à la guerre, pour se battre en duel... peut-être a-t-il gagné la guerre ; mais s'il s'en est retourné, il n'a pas retrouvé sa femme !

— Comment ? dit le roi ; et comment êtes-vous là ?

— Ma belle-mère voulait se débarrasser de moi : elle m'a envoyé avec deux valets dans la forêt : ils devaient me tuer, et lui rapporter mon foie, pour qu'elle le mange ; mais ils ont trouvé un chien, et l'ont tué, pour lui en rapporter le foie.

(Si elle l'a mangé, la belle-mère, je crois qu'elle l'a trouvé bon !) ¹

Alors, le roi a vite compris ce qui s'était passé ; il a dit à la dame :

— Eh bien ! moi, je suis votre mari !

Le roi emmène avec lui sa femme et ses deux petits enfants ; et il revient au palais royal avec eux. Alors, qu'est-ce qu'il a fait ? il a fait tuer la belle-mère qui avait voulu manger le foie de la jeune femme. Et maintenant, il vit très honorablement avec sa femme et ses deux fils.

Conte enregistré en français par M. François Santini, 63 ans, ancien facteur, natif d'Olcani, canton de Nonza, dans le Cap Corse.

105. — GHJUVANUCCU, LE RUSÉ VOLEUR

Ghjuvanuccu² était un jeune homme qui ne voulait pas travailler. Il vivait avec sa mère et passait son temps à épier tout ce qui se passait autour de lui.

Il y avait devant chez eux une maison où la fiancée disait à son fiancé :

— Demain, je vais te donner quatre-vingts francs pour que tu achètes un *castradu* (on appelle ainsi un bouc qu'on a castré pour le faire engraisser), que l'on servira au repas de noces.

Quand Ghjuvanuccu a entendu cela, il a volé un *castradu* dans une bergerie des environs. Il connaissait bien le fiancé, qui était un peu simple. Alors, il prend les devants, et descend à Bastia. Là il attend le fiancé sur le bord du chemin.

— Oh bonjour mon ami ! lui dit-il en le voyant venir. Etes-vous en voyage de noces ?

— Non, pas encore. Je vais acheter un *castradu* pour le repas.

— Tiens ! en voilà un qui vient de débarquer du bateau !

Ghjuvanuccu l'avait bel et bien volé, mais cela ne l'a pas empêché de faire voir au fiancé un joli bouc (il n'avait pas pris le plus laid !).

— Combien en voulez-vous ? demande le fiancé.

— Quatre-vingts francs.

— Cela va. Je vais prendre ce *castradu*.

— Mettez-le donc sur le dos, et faites le tour de la route.

C'était la nuit. Voilà que le fiancé remonte au village avec le bouc. Ghjuvanuccu arrive, par un raccourci, avant le fiancé, à cent mètres d'un aqueduc. Là, il a laissé tomber le fourreau d'un fleuret, à cinq mètres.

(1) Réflexion du conteur.

(2) Le conteur prononce tantôt *Ghjuvanuccu*, tantôt *Ghjuvannuccu*.

Après cela Ghjuvanuccu se cache dans le maquis, pour voir ce qui va se passer.

Le fiancé arrive, avec le bouc. Il aperçoit quelque chose par terre et regarde. Il a eu peur, mais il n'y avait qu'un fourreau. Le voilà qui pose le bouc à terre, et dit :

— Je vais retourner en arrière, pour voir si je trouverai le fleuret.

Il retourne sur ses pas. Alors, Ghjuvanuccu descend, ramasse le bouc, et se cache dans l'aqueduc avec le bouc.

Le fiancé revient vers l'aqueduc, sans avoir rien trouvé, bien entendu ; et il ne voit plus de bouc (le bouc, lui, ne criait pas, car il connaissait déjà Ghjuvanuccu).

Quand le fiancé est rentré au village, la fiancée l'a grondé.

— Oh ! je le savais d'avance. Tiens ! je te donne encore quatre-vingts francs : tu descendras demain pour en acheter un autre.

Ghjuvanuccu attendait encore le fiancé sur la route de Bastia :

— Eh bonjour ! êtes-vous en voyage de noces, aujourd'hui ?

— Oh non ! je ne suis pas en voyage de noces. Oh ! si vous saviez ce qui m'est arrivé hier...

— Je vous avais dit de filer tout droit, et de ne vous arrêter nulle part.

— En tout cas, j'ai perdu le *castradu*...

— J'en ai un autre dans ma bergerie, à peu près pareil. Je vais vous le faire voir.

— Oh ! mais c'est le mien qui est là !

— Oh ! le tien ? mais celui-là débarque du bateau. Ecoute, prends-le, mais fais bien attention ! file tout droit, et ne t'arrête nulle part ! prends la route comme hier.

Ça fait que le fiancé met le bouc sur le dos et le charge. Pendant ce temps, Ghjuvanuccu prend un raccourci, et se cache dans le maquis, pendant la nuit ; et là, il fait « bé bé »...

Voilà que le fiancé s'approche ; Ghjuvanuccu le voit arriver là-bas, et l'entend s'écrier :

— Ah ! mon bouc d'hier est dans le maquis, là-haut !

Le fiancé monte ; alors, Ghjuvanuccu redescend, prend le second bouc, et se cache dans l'aqueduc.

Etonné de ne plus entendre bêler, le fiancé se dit :

— Comment vais-je faire pour rentrer encore ce soir ! Voilà ce qui m'arrive !

Il avait honte d'en parler à sa fiancée ; enfin, il fallait bien lui avouer. Elle lui dit :

— Maintenant, écoute. Je te donne encore quatre-vingts francs. Si pour la troisième fois tu n'arrives pas à ramener un *castradu*, demain chacun de nous restera chez soi.

Quand à Ghjuvanuccu, il rapportait l'argent à sa mère ; il ne voulait pas travailler, mais il lui disait toujours :

— Ne t'inquiète pas : tu ne manqueras de rien.

Le lendemain matin, en sortant de chez lui, il rencontre le fiancé, qui était désolé. Ghjuvanuccu lui parle encore :

— Qu'y a-t-il ?

— Oh ! hier soir, je suis arrivé au même endroit où j'avais déposé mon bouc la veille, et j'ai cru le retrouver...

— Tu es un imbécile ! il ne fallait pas t'arrêter !

Et le soir, Ghjuvanuccu va encore sur la route de Bastia, où allait passer le fiancé pour la troisième fois. Il le voit arriver.

— Allons ! comment ça se fait-il ? tu es marié, maintenant ! et te voilà en voyage de noces ?

Le fiancé, mécontent, se plaint encore de sa mésaventure.

— S'il ne faut que cela, j'ai encore un troisième bouc (c'était toujours le même !), si tu veux le voir...